Document generated on 06/05/2025 5:06 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Tout va pour le mieux »

Sherry Simon

Number 73, 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28254ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Simon, S. (1994). Review of [« Tout va pour le mieux »]. *Jeu*, (73), 188–189.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Photo : Guy Dubois.

« Tout va pour le mieux »

Texte d'Elliott Hayes ; traduction : Jean Marc Dalpé et Robert Marinier. Mise en scène : Michèle Magny, assistée de Sonia Bélanger ; décors : Guillaume Lord ; costumes : François Barbeau ; éclairages : Michel Beaulieu. Avec Louise Bombardier (Doris), Henri Chassé (Nick), Normand D'Amour (Dave), Benoît Girard (Glen), Jacques Girard (Keven) et Hélène Loiselle (Louise). Production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 8 novembre au 3 décembre 1994.

Démesure

Tout va pour le mieux est une comédie dramatique dans laquelle une famille en apparence sans histoire livre un à un les secrets de ses malheurs. Nous apprenons, au cours d'une soirée de badinage familial, que le fils, Nick, est homosexuel, que son amant, Dave, est alcoolique, et que la fille, Doris, vit un mariage désastreux. Le coup de théâtre est fourni par une révélation-choc : Doris est enceinte, non pas de son mari, mais de Dave, l'amant de son frère. Elle aurait fait l'amour avec lui à un moment où il était complètement ivre. Cette déclaration provoque la mort du père, qui avait convoqué ses enfants dans le but de leur annoncer qu'il était gravement malade et qu'il avait décidé de se donner sereinement la mort.

La pièce d'Elliott Hayes[1] met en confrontation les drames affectifs des jeunes adultes et ceux que vivent les parents. Nous sommes frappés par le contraste entre le désarroi des enfants et la confiance calme des parents. Ceux-ci, Glen et Louise, ne mâchent pas leurs mots. Ils ont envie de parler de la mort, eux qui ont récemment aidé un ami à se suicider. Et, de toute

1. Elliott Hayes, auteur canadien-anglais dont les pièces ont obtenu beaucoup de succès à Stratford et ailleurs, est décédé en 1994 à la suite d'un accident de voiture. Il était âgé de trente-sept ans.

évidence, soigneusement planifié la mort de Glen. Alors que Glen ne participe pas beaucoup aux discussions, Louise fait de véritables discours — des envolées lyriques parfois démesurément longues. Elle ne craint pas de dire qu'elle n'aime pas jouer à la mère et qu'elle a des projets pour sa vie après la mort de son mari. Elle trouve que les mots perdent de leur sens, et prend plaisir à prononcer des vérités crues ; elle sait, dit-elle par exemple, que son fils suce le pénis d'un autre homme.

En fait, Louise est le seul personnage consistant de la pièce ; Hélène Loiselle assume donc le seul rôle susceptible d'être véritablement jouer. Les autres ne sont que types agaçants, dont le comportement et les répliques sont étonnamment prévisibles. L'égoïsme de Nick (Henri Chassé) est souligné plusieurs fois par son souci pour ses possessions. Doris (Louise Bombardier) est une énergumène hystérique qui, après avoir passé les trois quarts de la pièce à nier son malheur, finit par avouer l'échec de toutes ses relations affectives.

La pièce insiste beaucoup sur l'appartenance de la famille à la classe moyenne. Glen est avocat, Nick est journaliste. La mise en scène souligne lourdement l'insertion sociale de la famille : salon lambrissé, tablettes couvertes de livres, photos et objets d'art. Elle souligne aussi le maintien des conventions : monsieur, assis dans « son » fauteuil, est très préoccupé par ses mots croisés ; madame, sur sa causeuse, feuillette des brochures de voyage. Les parents resteront assis tout au long du spectacle, tandis que les autres personnages (le frère, la sœur et leurs conjoints) naviguent en plein désarroi, autour de ces meubles. On suppose que cette mise en scène très prévisible, très lourde, cherchait à faire mieux ressortir l'audace et la liberté de pensée des parents.

L'appartenance de la famille à la classe moyenne devient également un élément thématique de la pièce. Dans un de ses « discours », Louise développe un long raisonnement sur le thème de la classe moyenne, qui jouit d'une sécurité à toute épreuve. Cette classe, dit-elle, est limitée seulement... par les taxes. (On est invité à rire ; la farce est même répétée dans la phrase suivante.) Elle affirme que son fils est d'abord un homme de classe moyenne et un homosexuel ensuite. C'est ce qui lui permettrait de vivre son homosexualité de manière plutôt sereine. Cette réflexion sur les pouvoirs et la tolérance de la classe moyenne aurait pu devenir un thème plus important de la pièce. Et pourtant, cette œuvre qui veut dédramatiser l'homosexualité s'ouvre sur une farce où la mère, réfléchissant sur les mérites relatifs du meurtre et du suicide, exprime son dégoût à l'idée de vivre en prison, sous la férule de « lesbiennes tatouées ».

C'est dans l'écart entre l'affirmation de la tolérance et la farce offerte « pour l'effet » que la pièce d'Elliott Hayes montre ses limites. L'auteur n'aura pas trouvé une perspective claire à partir de laquelle examiner les grands thèmes que sont l'euthanasie, l'alcoolisme, l'homosexualité, ici réduits à des clichés proférés par des personnages qui — à l'exception de quelques moments du jeu d'Hélène Loiselle — ne prennent jamais réellement vie.

Sherry Simon